

LAMYA ESSEMLALI

PIRATE MADE IN FRANCE

DÉCRIÉE POUR SES OPÉRATIONS MUSCLÉES, ADULÉE PAR DES BÉNÉVOLES PRÊTS À TOUT POUR SAUVER DES CÉTACÉS, L'ASSOCIATION SEA SHEPHERD LUTTE DEPUIS QUARANTE ANS POUR LA DÉFENSE DES OCÉANS. RENCONTRE AVEC LAMYA ESSEMLALI, PRÉSIDENTE DE L'ANTENNE FRANÇAISE, QUI N'EST PAS PRÈS DE RENDRE LES ARMES. **Par Céline Puertas**

Sauver les dauphins et l'écosystème marin, le combat de Sea Shepherd semble fédérateur. Pourtant l'association internationale suscite la controverse : sa communication – et son logo façon drapeau de pirates – emprunte à l'imagerie guerrière et ses missions commando ont valu à certains de ses membres de se retrouver derrière les barreaux. Son fondateur, Paul Watson, gourou barbu et antispéciste convaincu, est d'ailleurs recherché par Interpol. En prenant rendez-vous avec Lamya Essemlali, 39 ans, présidente de la section française qui compte 150 bénévoles, on s'attendait à rencontrer une militante grande gueule et bornée, mais c'est une femme pédagogue et posée qui nous parle de ses batailles.

Pour quelle raison avoir rejoint Sea Shepherd ?

En 2005, j'ai rencontré pour la première fois Paul Watson, de passage à Paris pour une conférence, et je me suis tout de suite reconnue dans sa vision du monde. Quand je lui ai dit que j'avais envie de le rejoindre, il a répondu : « Si tu es prête à risquer ta vie pour sauver une baleine, postule ! » Ce que j'ai fait. L'été suivant, j'ai participé à ma première mission

d'antibraconnage dans le parc marin des Galapagos. J'y ai fait la connaissance d'activistes qui allaient plus loin que moi dans leur démarche. D'habitude, c'était moi la Brigitte Bardot de service ! Il faut savoir que les océans, c'est comme le Far West. Les techniques de pêche actuellement pratiquées sont inacceptables. La surface des mers qui est chalutée est 150 fois plus étendue que celle de la déforestation dans le monde. C'est un carnage monstrueux. Dès le début de mon engagement, j'ai su que c'était la cause ultime à défendre.

Vous n'avez jamais eu peur pendant une mission ?

En Antarctique, où les baleines viennent se nourrir de décembre à mars, j'ai vraiment cru qu'on allait y passer. On cherchait le *Nissbin Maru*, bateau-usine des baleiniers japonais qui tuent des centaines de cétacés chaque année. Après avoir été capturées, les baleines sont hissées à son bord, puis dépecées et congelées. Malgré une forte houle et l'absence de secours, Paul a décidé de bloquer la route à ce monstre d'acier de 8 000 tonnes. Notre bateau était dix fois plus petit. Au dernier moment, le *Nissbin Maru* a viré de bord pour nous éviter.

Pour sauver les océans, faut-il aimer le risque ?

Quand on s'attaque à des lobbies puissants, on ne peut pas obtenir de résultats significatifs sans prise de risque. Cela dit, on n'est pas non plus des kamikazes. En quarante ans, le pire qui nous soit arrivé c'est que l'un de nos activistes se fasse ouvrir l'arcade sourcilière par le jet d'eau à haute pression d'un baleinier japonais. Bon... Paul s'est aussi fait tirer dessus en mission – heureusement, il portait un gilet pare-balles – et sa tête est mise à prix par la mafia taïwanaise. Il dit souvent en rigolant : « On mesure son succès au nombre d'ennemis qu'on se fait. » Nous, on n'a jamais blessé personne. La violence, elle est surtout de l'autre côté. Mais il y a plein de façons de s'engager à nos côtés sans être en première ligne. ➤

Dans l'Antarctique, j'ai cru qu'on allait y passer. Mais au dernier moment, le bateau-usine des baleiniers japonais a viré de bord pour nous éviter.

S'ENGAGER **15**
GLAMOUR

Au large du Grau-du-Roi, le 4 août 2017, Lamy Essemlali est à bord du *Brigitte Bardot*, un trimaran de Sea Shepherd. L'association entretient des relations privilégiées avec l'ex-actrice malgré ses dérapages xénophobes.





Paul Watson, fondateur de Sea Shepherd, et Lamya Essemali, à Marseille en 2015.

Au bout de dix ans à la tête de Sea Shepherd France, quel bilan tirez-vous de votre action ?

Quand j'ai commencé, Sea Shepherd était perçue comme une organisation extrémiste. Aujourd'hui, le grand public a pris conscience de la gravité de la situation, mais aussi du fait que se contenter de protester ne suffit pas : ce n'est ni assez efficace ni assez rapide, il faut agir. Le message qu'on essaie de faire passer c'est : « Si l'océan meurt, nous mourrons. » La moitié de l'oxygène qu'on respire en provient. Du plancton à la baleine, nos destins sont intrinsèquement liés.

Comment choisissez-vous vos missions ?

Au niveau international, on en planifie vingt par an, en fonction des disponibilités de nos treize bateaux. Le premier critère, c'est l'efficacité : où peut-on sauver le plus de vies ? Pas besoin d'aller bien loin. On a lancé, fin février, une campagne pour les dauphins qui se font massacrer dans l'Atlantique, le long de la côte française. Selon l'observatoire Pelagis, 800 dauphins ont été retrouvés échoués sur ces plages en 2017 après avoir été pris dans des filets, mutilés et balancés par-dessus bord. Sont en cause une trentaine de chalutiers pélagiques qui pêchent le bar ou le merlu, et dont les filets remorqués raclent tout, dauphins compris. Ces bateaux risquent des sanctions s'ils ne déclarent pas ces captures « accidentelles » d'une espèce protégée. Mais il n'existe pas d'organisme mandaté pour recevoir leurs

déclarations. Tout est fait pour que la loi ne soit pas applicable. La France a déjà été condamnée par l'Europe pour le laxisme de ses contrôles, mais rien ne change...

Comment financez-vous toutes ces missions ?

Tous nos fonds proviennent de dons de particuliers. Sea Shepherd ne demande pas de subventions pour ne pas avoir de comptes à rendre. Notre budget annuel pour la France est de 1,2 million d'euros, et de 11 millions à l'échelle du monde. Pour comparer, celui de la Ligue pour la protection des oiseaux, en France, est de 16 millions d'euros.

La concurrence est-elle rude entre les associations ?

Il ne faut pas se leurrer, le milieu associatif, ce n'est pas le pays des Bisounours. On est les seuls sur l'antibraconnage, mais sur d'autres créneaux, on gêne. Depuis plusieurs années, on mène une campagne en Méditerranée, Mare Nostrum, pour ramasser les filets perdus ou abandonnés en mer, qui continuent à tuer pendant des décennies. Les assos qui bossaient sur le sujet ont dit : « Ah ouais, vous débarquez et ça y est, tout le monde en parle. » C'est une mentalité avec laquelle j'ai un peu de mal. Par contre, quand on est arrivés à Mayotte pour travailler sur le braconnage des tortues, on a trouvé une petite asso locale menée par des villageois. Là, on a eu envie de collaborer avec eux et de les mettre en valeur.

Y a-t-il des victoires dont vous êtes très fière ?

Oui, aux Îles Féroé en 2014 par exemple, où perdue depuis des siècles une tradition de chasse aux dauphins. Cet été-là, 33 dauphins ont été tués par les Féroïens, contre 1 300 l'année précédente, avant notre intervention. Nos bateaux étant maintenant interdits sur place à la suite du vote d'une loi, on est dans une impasse. On a porté plainte auprès de la Commission européenne, qui s'en fout complètement. Toutes ces victoires sont provisoires. On gagne surtout du temps. Des gens disent encore : « Si les baleines disparaissent, ce sera triste mais ça ne va rien changer à mon quotidien. » Mais si on n'arrive pas à sauver les baleines ou les dauphins, qui ont un gros capital sympathie, je ne vois pas comment on va faire pour les autres, les requins, les thons ou les concombres de mer ! ●

TROIS BONS GESTES POUR PRÉSERVER LES OCÉANS

MANGER DU POISSON PÊCHÉ À LA LIGNE C'est plus cher, mais les bateaux de pêche industrielle vident les océans et détruisent les fonds marins. On peut aussi manger moins de poisson (un Européen en consomme environ 22 kg par an, contre 16 kg dans le reste du monde).

UTILISER UNE CRÈME SOLAIRE NATURELLE Environ 25000 tonnes seraient répandues dans les océans chaque

année. Les filtres UV, comme l'oxyde de zinc et le dioxyde de titane, nuisent à l'écosystème marin, notamment en détruisant les récifs coralliens.

RAMASSER SES DÉCHETS Ne pas jeter de plastique ou de mégots, qui contiennent des métaux lourds. Des associations comme Surfrider qui organisent des ramassages sur les plages ont toujours besoin de bras.